

—Est-ce que vous serez là pour me souffler ?

—Non, mais tantôt je vous apprendrai ce que vous avez à faire et à dire. Je ne vous aurais pas réveillé tout à l'heure, je vous eusse, au contraire, laissé dormir jusqu'à midi, si je n'avais pas eu besoin de causer avec vous avant de partir.

—Comment ! vous allez me quitter ?

—Il faut que je prépare votre entrée en scène. Nous devons nous arranger de façon à faire croire à Maximilienne que vous avez pu pénétrer près d'elle en trompant la surveillance de Sosthène de Perny, grâce à la trahison d'une jeune fille appelée Elisabeth, que vous avez soudoyée. Mais, comme je viens de vous le dire, je vais préparer votre entrée en scène. Quand Mlle de Coulange vous aura vu, quand vous lui aurez dit comment vous avez eu le bonheur de découvrir la maison où elle est enfermée, et que vous lui aurez annoncé sa prochaine délivrance, elle sera complètement rassurée ; toutes ses terreurs disparaîtront. Elle est accablée, anéantie, et dans un état de prostration qui, s'il se prolongeait, pour avoir des conséquences terribles. Mais, rassurez-vous ; l'espoir fait vite naître ce que la douleur et le désespoir ont détruit. Elle retrouvera son courage et son énergie, en vous entendant prononcer ce mot magique : Liberté !

José Basco se leva.

—A bientôt, dit le jeune homme.

Il resta un instant immobile, écoutant le bruit des pas du Portugais, qui résonnaient sur les marches de l'escalier.

—Enfin, murmura-t-il, le dénouement approche.

Un double éclair jaillit de ses yeux, et un sourire singulier effleura ses lèvres crispées. Lentement, il revint auprès du lit et se laissa tomber sur un siège.

—Chère adorée, comme elle doit souffrir ! dit-il tristement.

Et de grosses larmes jaillirent de ses yeux.

Vers deux heures de l'après-midi, Elisabeth entra, sans bruit, dans la chambre où était enfermée Maximilienne, et s'approcha mystérieusement de la jeune fille, qui n'avait pas fait un mouvement.

—Mademoiselle, dit-elle, j'ai quelque chose à vous dire.

—Je ne veux pas vous écouter, je ne veux rien entendre, répliqua Mlle de Coulange d'un ton sec.

—Pourtant, mademoiselle, il faut que vous sachiez... c'est une nouvelle que je vous apporte. Si j'en crois ce que la personne m'a dit tout à l'heure, dans deux ou trois jours, peut-être demain vous ne serez plus ici.

Maximilienne se retourna, et ses yeux brillants se fixèrent sur Elisabeth.

—Je vous vois venir, dit-elle ; vous vous préparez à me faire quelque mensonge à l'aide duquel vous espérez vaincre ma résistance. Eh bien, vous prenez une peine inutile...

—Mademoiselle, je vous le jure...

—Jurez tout ce que vous voudrez, je ne vous crois pas. Je ne mangerai pas, je ne veux pas manger, entendez-vous ?

—Assurement, mademoiselle, je serais heureuse de vous voir prendre quelque chose, car vous devez beaucoup souffrir de la faim ; mais je ne veux plus contrarier vos idées. D'ailleurs, je suis bien sûre qu'après avoir vu la personne...

—De quelle personne parlez-vous ?

—Du monsieur avec lequel je viens de causer.

—Quel est ce monsieur ?

—Il ne m'a pas dit son nom et je ne me suis pas permise de le lui demander.

—Et vous dites que je verrai cet inconnu.

—Oui.

—Où cela ?

—Ici même.

—Qu'est-ce que cela signifie ? pensa Maximilienne.

Elle reprit à haute voix :

—Je ne comprends pas bien ; voyons, expliquez-vous.

—Je ne demande pas mieux, puisque mademoiselle veut bien m'écouter maintenant. D'abord, je dois vous dire que les deux hommes et Charlotte ne sont pas ici en ce moment. Oh ! sans cela, je n'aurais pas osé... Charlotte est allée à Paris ; je ne suis pas si elle reviendra aujourd'hui. Quant aux deux hommes je ne suis pas où ils sont allés, mais ils ne rentreront qu'à la nuit.

Donc, tout à l'heure, après leur départ, je sortis de la maison pour me promener un instant dans le jardin. Tout à coup, à une distance de cinquante pas, je vis un homme se dresser devant moi comme s'il sortait de dessous terre ou du tronc creux d'un châtaignier. Je ne vous cache pas que cette brusque apparition me fit grand peur ; je devins toute tremblante et je me disposais à rentrer vite dans la maison, quand l'inconnu se mit à agiter ses bras, me faisant signe de venir près de lui. Il a peut-être besoin qu'on lui porte secours, pensai-je. Alors, je me sentis plus hardie. Je fais un vilain métier, c'est vrai ; mais je ne suis pas une méchante fille. Quand je fus près de l'homme, il me dit : — Depuis ce matin je suis ici,

couché contre la haie, guettant le moment de m'introduire sans danger dans cette propriété et ensuite dans cette maison. Je me sentis frissonner, croyant avoir affaire à un voleur... — Une jeune fille a été enlevée par d'infâmes coquins, continua-t-il ; depuis deux jours je la cherche ; ce matin, le hasard m'a fait découvrir qu'elle est enfermée dans cette maison.

—Vous êtes fou, m'écriai-je, ou l'on s'est moqué de vous ; il n'y a pas de jeune fille enfermée ici. — Ma belle, répliqua-t-il en fronçant les sourcils et presque avec colère, tu es encore trop jeune pour savoir bien mentir, ton air effaré dément tes paroles. Ne nie pas, c'est inutile. Mes renseignements sont précis ; la jeune fille que je cherche, que cinquante agents de police cherchent en ce moment dans les environs de Paris, cette jeune fille est ici.

Après avoir écouté d'abord avec une défiance instinctive, Maximilienne commençait à croire que l'étrange récit que lui faisait Elisabeth était la vérité. Qu'était cet homme, cet inconnu ? Le nom de Morlot jaillit de sa pensée. Aussitôt son cœur se mit à battre très fort ; ses joues pâlies se colorèrent, son regard s'illumina et son front devint rayonnant.

—Comment est-il, cet homme ? demanda-t-elle.

—Dame, mademoiselle, je ne saurais trop vous dire ; j'ai à peine osé le regarder.

—Vous avez bien vu s'il était jeune ou vieux ?

—C'est un beau grand jeune homme d'une trentaine d'années, répondit étourdiment Elisabeth.

—Ah ! fit Maximilienne d'une voix rauque.

Elle venait d'éprouver une cruelle déception.

—La misérable fille, pensa-t-elle, elle ment, elle veut me tromper ! Pourquoi ? Une nouvelle infamie, sans doute.

La teinte rose de ses joues disparut et la flamme de son regard s'éteignit. Elle reprit sa pose langoureuse et, d'une voix qui ne trahissait aucune émotion, elle dit à Elisabeth :

—Continuez.

—Mademoiselle, est-ce que vous ne me croyez pas ?

—Si, si, je vous crois. Mais continuez donc. Je vous écoute avec la plus grande attention. L'homme vous a dit qu'étant parfaitement renseigné, il avait la certitude que la personne qu'il cherche était enfermée ici.

—Je veux la voir, me dit-il ; je ne m'éloignerai pas d'ici sans l'avoir vue, sans lui avoir parlé. — Prenez garde, lui répondis-je, si vous entrez dans cette propriété, vous risquez votre vie, on peut vous tuer : — Qui ? Il y a une demi-heure, j'ai vu sortir deux hommes de la maison ; je les ai suivis des yeux, ils sont loin maintenant. — Puis, prenant un ton plus doux : — Veux-tu me servir ? reprit-il, veux-tu m'aider à entrer dans la maison ? — Il tira de sa poche une poignée d'or. — Tiens, continua-t-il, en attendant mieux, je te donne cela. — Les pièces d'or brillaient sous mes yeux. Je pensais à vous, mademoiselle, à votre grande douleur, à votre désespoir, et je me disais qu'il m'était bien facile de vous consoler. Mais je pensais aussi qu'en faisant ce que le jeune homme me demandait je trahirais ceux que je sers, et que, si ma trahison était connue, ce serait ma mort. Impatienté, le jeune homme reprit d'un ton menaçant : Si tu refuses de me servir ; misérable fille, j'entrerai dans la maison malgré toi, malgré tout. Regarde. — Il me montrait un pistolet. La vue de cette arme me fit peur : — Ne me tuez pas, ne me tuez pas ! lui criai-je, je consens ; je ferai ce que vous voudrez.

—Quelle commédienne ! pensait Maximilienne ; on croirait vraiment que ce qu'elle raconte lui est arrivé.

Elle reprit à haute voix :

—Et c'est pour moi Elisabeth, c'est pour moi que vous trahissez vos terribles maîtres ?

—Oui, mademoiselle, c'est pour vous.

—Est-ce que vous n'avez pas accepté l'or qu'on vous offrait ?

—Le jeune homme me l'a mis dans la main, je n'ai pu refuser...

—N'importe, Elisabeth, je vous remercie de ce que vous faites pour moi, cette fois, je n'en doute plus, vous vous intéressez réellement à mon triste sort. Plus tard, quand je le pourrai, je saurai vous prouver ma reconnaissance.

—C'est étonnant, fit Elisabeth.

—Qu'est-ce qui est étonnant ?

—Votre calme, mademoiselle. Moi qui croyais vous rendre toute joyeuse !

Le regard de Maximilienne eut un éclair qui s'éteignit aussitôt.

—Avant de me livrer à la joie, je veux savoir ce que j'ai à espérer, répondit-elle.

—Mais vous n'avez donc pas compris qu'on veut vous arracher des mains de vos ennemis ?

—Allons, je veux bien vous croire. Où est ce jeune homme qui veut me voir et me parler ?

—Tout près d'ici, caché sous un hangar. J'ai cru devoir vous prévenir avant de l'introduire dans la maison. Je cours le chercher.

Elisabeth disparut.